

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 59 (1930)

Heft: 9

Artikel: Un conteur gruyérien : Pierre Sciobéret

Autor: Duruz, M.-A.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040856>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un conteur gruyérien : **PIERRE SCIOBÉRET**

Sciobéret repose maintenant et son œuvre demeure avec l'empreinte de son esprit. M. Loup en aborde l'étude après avoir fait connaître l'auteur. « Étudier l'œuvre poétique de Sciobéret, dit-il, c'est découvrir son âme nostalgique et désenchantée. Si les « Scènes de la vie champêtre » dénoncent le tempérament gruyérien qui les conçut, les poèmes nous en révèlent le fonds de souffrance et de rêve. Ses nouvelles, c'est la parole narquoise du *Ranz des vaches* ; sa poésie, c'est le chant douloureux du *liauba*. »

M. Loup dépeint d'abord le poète qui, en Sciobéret, se « manifeste dans quelques œuvres dont la forme et la pensée demeurent bien au-dessous de l'inspiration ». Dans l'évolution de son talent, il distingue trois périodes. « La première, — 1849 — 1854, — renferme des œuvres où l'influence de Hegel marche de pair avec celle de Delille. Dans la deuxième, — 1854—1855, — l'auteur dit ses inquiétudes d'amour, succombe sous l'écrasement d'une vie banale, bourgeoise et renonce à rimer. Pendant dix ans, il se tait. Puis, en 1865, — troisième période, — il compose les poèmes pour la fête des vigneronns. »

La première période s'inspire de Hegel et de Delille. Elle ne renferme guère d'œuvre de valeur ; les clichés, les périphrases, le soin de l'effet, une certaine inexpérience de la langue française, un effort de composition, tout cela fait penser à du travail inachevé.

La « Coquille », parmi ces poèmes, œuvre de prime jeunesse, redit la légende de cette coraule qui partit de Gruyères et dura trois jours. M. Loup en fait goûter le charme à ses lecteurs. Il regrette qu'après ce poème « d'alerte venue », Pierre Sciobéret tombe sans transition dans le lyrisme où, malgré son inspiration, son langage reste piteux.

La seconde période dévoile un autre visage du conteur, « un Sciobéret que les « Scènes de la vie champêtre » font à peine pressentir ». En effet, si elles « affichent le positivisme et le matérialisme de l'auteur, les poèmes de 1845—1855 nous en découvrent le fonds de sensibilité, les inquiétudes, les aspirations, les défaillances, dont ils sont l'histoire fidèle ».

M. Loup montre l'homme qui souffre et dont le cœur est déchiré. « La vie douloureuse et banale, dit-il, ne peut assouvir sa passion de la beauté. » Il cite les meilleurs poèmes « Aspirations, les Sonnets à Corinne, Rêve », et il les décrit aimablement, découvrant surtout l'angoisse religieuse de Sciobéret. « Pour lui, incapable de prier, il met son ardeur à chanter les louanges de sa bien-aimée. Impuissant à tirer son âme de la fange terrestre, il consent à se leurrer ; l'amour, c'est l'idéal, c'est l'infini. Mais alors, pourquoi ces ténèbres dans le cœur, en dépit du sentiment qui le fait battre ?... »

Sciobéret cependant n'écoute pas les invitations de la vérité, dans « Rêve » le dialogue entre la muse et le poète, inspiré de la « Nuit d'octobre » de Musset, révèle le découragement. « Le Sciobéret des nobles désirs s'oppose au Sciobéret désenchanté ; celui-ci l'emporte, il tue son meilleur compagnon, son ami douloureux, son ange. »

Malgré tout, le style de Sciobéret, dans ses essais comme poète, demeure au-dessous de sa pensée. M. Loup remarque, en soulignant que l'inspiration de l'auteur faisait parfois jaillir les vers avec quelque force : « Il pouvait tirer de sa plume des chefs-d'œuvre patois, tandis qu'il ne produisit en français que des poèmes de mérite inférieur. »

En touchant ce point, M. Loup parle de la phalange des poètes gruyériens de l'époque, il cite quelques traits de la vie et des œuvres des principaux noms qui se rattachent au mouvement de l'Émulation : Bornet, Glasson, Baron, Eggis même, qui n'appartient pas à ce groupe. Ce dernier fut un bohème qui marcha « toujours en avant, sans colère et sans haine, la flamme au cœur, la harpe en bandoulière et les yeux sur l'horizon où resplendit, calme et éternel comme Dieu, le vaste et splendide soleil de l'art » ! Ainsi, l'esprit qui inspirait les poètes de cette période apparaît plus nettement. Après avoir esquissé ces quelques portraits, M. Loup revient à Sciobéret qui, après s'être tenu pendant dix années, retourne à la poésie à l'occasion de la fête des vigneron.

Sciobéret participe au concours et compose plusieurs poèmes. « Il fut à l'honneur aux annexes du « Livret officiel ». « Il méritait mieux. On lui fera justice, en 1889, par la reprise de sa Bacchanale. »

Dans cette troisième période, Sciobéret montre un talent mûri. M. Loup parle longuement et avec éloge de cette Bacchanale, alerte et vive, qu'il a d'ailleurs placée dans les annexes à l'intention des lecteurs, et qui fut donnée avec plein succès en 1889.

En 1885, la carrière poétique de Sciobéret est close. Elle aide à comprendre le Sciobéret des Scènes champêtres, le conteur qui révèle le véritable talent de l'auteur.

« Les nouvelles de Pierre Sciobéret appartiennent à cette littérature populaire qui, en Suisse, prit naissance à la fin du XVIII^{me} siècle, sous la plume de Henri Pestalozzi. » M. Loup, avant d'aborder les œuvres de Sciobéret, trace les portraits des visages les plus marquants de cette période : Pestalozzi, Zschokke, Bitzius qui devint Jérémie Gotthelf. Au sujet de ce dernier, M. Loup souligne : « Analyser le talent de Gotthelf, c'est rechercher les qualités et les défauts de cette littérature villageoise, mise à la mode dans la seconde moitié du XIX^{me} siècle, et dont Sciobéret fut, en Romandie, l'un des principaux représentants. »

Puis il prend l'une après l'autre les œuvres de Sciobéret, et pour chacune M. Loup fournit à ses lecteurs des analyses qui les font agréablement connaître. Il passe plus rapidement sur celles qui n'offrent pas un attrait spécial, « Le Rosier », « Comment se guérissent les ivrognes » et arrive à cette époque de 1854, où Sciobéret publie coup sur coup ses « Scènes de la vie gruyérienne » : « Martin le Scieur » et « Colin l'Armailli » ; le « Valdôtan », « Souvenirs de l'Université » et « L'Île de Rügen ».

Il y a, dans « Martin le Scieur », deux Sciobéret, le poète et le nouvelliste. M. Loup en dépeint les deux aspects qui créent la variété du récit, le contraste dans les situations et l'exubérance du verbe. Mais il signale aussi certaines lourdeurs, des digressions qui allongent le récit, pourtant « Martin le Scieur » contient, ajoute-t-il, des descriptions qui sont des chefs-d'œuvre de vérité. « Le style marche avec aisance, vif et pressé dans les dialogues, plus lent, un peu lourd, à la manière des montagnards, dans les narrations. » Une suite de portraits se groupent autour de la figure de Martin et servent à dépeindre avec verve tout le village, s'agitant à propos d'une intrigue paysanne.

« Colin l'Armailli » offre des tableaux plus sereins, plus riants. C'est l'histoire de deux armaillis qui s'éprennent d'une jeune fille, Marietta. La lutte se continue jusqu'en Italie, à Naples, car Marietta a donné son amour à Colin et Michel lui en garde rancune. « Ce récit, nous dit M. Loup, marque un progrès sur le précédent. » « L'étude des sentiments, des passions et de leur développement dénote une observation sûre de l'âme humaine, l'intérêt va grandissant. »

Le livre des Scènes de la vie champêtre en paraissant fit quelque « scandale

parmi les classes demeurées fidèles à l'ancien régime et respectueuses à l'égard du clergé. Mais son succès dépassa cependant les espérances de l'auteur. »

Le « Valdôtan » est d'un style plus sentimental. Le drame d'où émane une profonde tristesse ne donne pas la pleine mesure du talent de Sciobéret ; il lui faut pour apparaître la terre natale à décrire.

L'« Ile de Rügen » et « L'Emulation philosophique » sont du Sciobéret caus-tique bien que les sujets ne touchent pas à la Gruyère.

Sciobéret, après avoir traversé la période d'essais d'un écrivain qui se cherche, trouve sa voie en 1854. « Son talent s'affirme plus gruyérien, plus paysan ; il se rapproche de la nature et prend contact avec la terre. »

En 1855, il publie « Marie la Tresseuse ». Cette nouvelle est très répandue et est encore lue de nos jours. Philippe Godet s'écrie en parlant d'elle : « Il y a du soleil et de la brise dans cette œuvre d'où s'exhale le parfum pénétrant du pays natal tendrement aimé et fidèlement dépeint. J'ai rarement éprouvé avec une semblable vivacité l'impression de la réalité embellie et dorée par le rêve. »

Chacun connaît cette idylle simple et captivante qui se déroule au pied du Moléson. M. Loup la retrace en quelques lignes et ceux qui n'ont pas lu « Marie la Tresseuse » éprouveront le désir de connaître l'histoire de cette jeune fille de dix-huit ans, « douce et travailleuse, dont l'âme fatiguée de toujours refouler ses aspirations, s'exalte de toutes les espérances, aux premiers jours de printemps. »

« Au dire de Philippe Godet, la « fraîche poésie rustique » répandue dans ces pages place « Marie la Tresseuse » au premier rang des nouvelles de Sciobéret. »

Puis viennent « L'Esprit du Tzuatô », une nouvelle historique, qui nous reporte à la veille de la révolution de Chenaux ; « Le Dernier Servant » où Sciobéret s'amuse à raconter les farces de Jean de la Bollietta, tout en se moquant avec un talent supérieur de la fausse dévotion des vieilles dames sentimentales. « Le Père Samson », moins originale que les autres nouvelles, mais qui renferme cependant de fort jolies scènes.

M. Loup esquisse non seulement les nouvelles, mais en cite les passages les plus gracieux, les scènes de la campagne dont le charme ressort sous la plume de l'auteur et il signale aussi les fautes de Sciobéret en faisant remarquer par contraste ses qualités dominantes. « Denney et Tapolet » lui permet de faire mieux connaître à ses lecteurs la manière dont Sciobéret composait ses nouvelles, les procédés qu'il employait pour émouvoir et intéresser. M. Loup va même plus loin, il définit à ce propos le roman suisse : « qui se distingue nettement du conte français et garde un air de parenté avec les romans paysans du duché de Bade et de la Forêt Noire. »

« La dernière œuvre en prose de Sciobéret nous éloigne de la Gruyère et nous transporte au cœur du Caucase. » L'histoire d'« Abdallah Schlatter » est un recueil de souvenirs d'exil, elle ressemble quelque peu à un de ces fabuleux récits des Mille et une Nuits, « pages d'histoire et de géographie » qui étudient l'une des plus intéressantes régions du Caucase.

Après avoir parcouru les œuvres de Sciobéret, M. Loup s'attache davantage au conteur et dépeint son art de dire. Sciobéret, malheureusement, pêche par la langue. M. Loup en explique les causes. Sciobéret s'est laissé entraîner par le courant germanique, mais quand il s'abandonne à son talent, il rencontre des effets saisissants et non seulement charme, mais éveille, dans les cœurs, les fibres les plus délicieuses de l'émotion. Il conte. Et c'est avec le conteur qu'on découvre les qualités de l'écrivain : Le naturel et la simplicité d'abord que M. Loup fait ressortir en d'agréables citations. Mais c'est surtout cette « faculté maîtresse

du conteur », l'observation, qui permet de voir et d'agir à laquelle il s'attache. Comme il la montre, cette qualité dominante et comme il choisit bien entre de jolis passages, cette scène du « Dernier Servant » alors que « Josette et Jacquot » sont assis le soir, sur un banc, devant la maison.

— « Savez-vous, cousine, qu'il m'est venu une idée, une drôle d'idée. — Laquelle ? demande Josette. — J'ai envie de vous quitter. — Nous quitter. Et pourquoi ? N'êtes-vous pas bien ici ? — Que trop bien, seulement, c'est justement pour ça ! — Je ne comprends pas. Expliquez-vous donc. — Ecoutez, cousine, et pardonnez-moi si je vous offense, mais je n'y puis plus tenir. Il faut que ça sorte ! J'ai pris une telle *amitié* pour vous qu'il faut que je parte ou que vous consentiez à m'épouser.

Josette devint pâle, et puis rouge, rouge. — Jacquot ! murmura-t-elle en prenant la main du jeune homme. — Josette ? — Il te faut rester. »

« On pourrait feuilleter bien des romans, ajoute M. Loup en citant Philippe Godet, avant de rencontrer un mot aussi simple, aussi charmant, aussi nature que cet aveu à la fois naïf et ingénieux de la paysanne, voilà le réel, et pourtant voilà la poésie. »

A l'appui de son étude, M. Loup transcrit les témoignages de Philippe Godet et d'Eugène Rambert, il achève sur ces mots : « C'est très sérieusement que nous plaçons Sciobéret au premier rang des conteurs de notre pays. »

Puis M. Loup précise et définit, tout en en recherchant l'origine et l'épanouissement, les tendances de Sciobéret : L'Allemagne d'abord et le radicalisme de Hegel, puis les idées du XVIII^{me} siècle français et Diderot, parfois les romantiques, mais surtout le matérialisme et l'idée intégrale.

Cette étude de l'inspiration de Sciobéret est un des chapitres les plus intéressants, on y sent vivre le conteur et au contact des divers éléments qui l'influencent, il apparaît plus nettement au lecteur qui connaît déjà sa vie et ses œuvres. On y voit planer aussi le doute constant de l'écrivain. Cependant il croit en Dieu ; mais, comme Rousseau, il y croit en déiste. Il prie peut-être. N'a-t-il pas écrit :

« Mon cœur ne fut jamais stérile à la prière. »

« On pense au *credo* du vicaire savoyard. »

Malheureusement, dans l'œuvre de Sciobéret, il ne reste rien, ou presque rien de Dieu. Ses idées sur l'homme, il les tient de Rousseau, de Diderot surtout. Ceci établi, M. Loup démontre comment il concevait ses personnages, « partout l'instinct domine, règne et commande ». Le romantisme s'imprime davantage dans ses descriptions, il se rapproche alors de Michelet et M. Loup en fait ressortir les traces dans l'œuvre du conteur gruyérien. Mais Sciobéret oscille surtout entre l'école réaliste et l'école idéaliste. M. Loup remarque à propos de cette troisième influence que Sciobéret possède un « réalisme de franche venue, robuste et spontané, frais comme une plaine fourragère et la montagne, imprégné des senteurs de la ferme, et chargé de couleurs locales ». En quelques pages, il révèle, dans toutes ses œuvres, les passages qui soutiennent cette explication et qui d'ailleurs font ressortir le meilleur du talent de Sciobéret.

« En résumé, déclare-t-il, l'inspiration de Sciobéret revêt des formes variées et multiples. Du germanisme de Hegel au XVIII^{me} siècle de Diderot, du romantisme au réalisme pur, elle va et vient, pour ne s'arrêter longtemps nulle part. Influences secondaires, elles ne se font sentir qu'à la surface de l'œuvre ; elles n'agissent pas en profondeur. »

« Pour juger et comprendre à bon escient les « Scènes champêtres », il faut pousser plus loin nos investigations. Nous avons dit que l'auteur s'est inspiré de la réalité ; il nous reste à la définir. Quelle est-elle ? La Gruyère. »

La Gruyère, l'image de l'écrivain gruyérien, c'est le plus agréable chapitre, le plus attirant pour les Fribourgeois. M. Loup nous fait connaître un précurseur de Sciobéret dans le Doyen Bridel et puis, il parle du patois, il relève les vieilles polémiques, il soutient les œuvres en cet ancien langage. Enfin, il découvre la Gruyère des Scènes : « La vraie Gruyère, celle que nous connaissons ». Il fait ressortir la vérité géographique dans l'œuvre de Sciobéret, il nous montre Sciobéret, fils de la Gruyère, en aimant les paysages et les bêtes. Toute la vie de cette contrée, toujours attirante, apparaît dans ces pages comme dans les nouvelles de Sciobéret, les travaux et les fêtes, la vie économique qui résume toute l'existence des habitants durant les saisons.

Et comme « tout Gruyérien aime le passé d'un amour intangible », M. Loup dépeint le Sciobéret qui ressuscite, au cours de ses nouvelles, la Gruyère d'autrefois. Il y aurait de ravissants passages à citer qu'on trouvera en lisant l'étude de M. Loup. La vie des Gruyériens dans leur Gruyère, leurs divertissements, leurs occupations, leur esprit qui plane sur les œuvres, leur amour de la politique et aussi leur noble orgueil national, toutes ces qualités, tous ces reflets de la vie intéressante d'un petit peuple s'imprègnent dans les pages du livre comme le reflet des œuvres du conteur gruyérien.

En concluant, M. Loup rappelle combien l'histoire de la vie de Sciobéret permet « d'étudier en elle la société, le mouvement littéraire et les conflits politiques du canton de Fribourg, au XIX^{me} siècle ». Malgré les défauts qu'il signale, il affirme encore le talent de conteur de Sciobéret et termine avant de donner l'appendice dans lequel il a groupé quelques œuvres de son auteur :

« Il n'en reste pas moins vrai que Sciobéret a été injustement oublié, ou presque. Cependant, il a laissé plus qu'un nom dans l'histoire des lettres romandes, il lui a légué une œuvre, restreinte et médiocre si l'on veut, mais toujours vivante. Les *Scènes de la vie champêtre* ne passeront point, tant qu'il y aura une Gruyère. »

M.-A. DURUZ.

BIBLIOGRAPHIES

Etudes, revue catholique d'intérêt général, bimensuelle, 15, rue Monsieur, Paris, VII^{me}. Abon. pour la Suisse : un an, 75 fr. ; six mois : 38 fr. (argent franç.).

20 avril. — Comtesse de Courson : Le B. John Ogilvie. — R. de Sinéty : L'hystérie. — P. Dudon : L'œuvre de Primo de Rivera. — P. S. Kausen : La conversion d'Eve Lavalière. — E. Deloye : La Confédération française des Professions. — A. d'Alès : La prononciation du latin. — A. de Parvillez : Les romans de Julien Green. — Revue des livres.

5 mai. — E. Plantet : Les consuls de France à Alger, de 1579 à 1830. — P. Lhande : La cité sur les « fortifs ». — L. de Mondadon : Les poètes autour de l'autel. — P. Donceur : Bulletin d'histoire de l'art. — A. Brou : En Chine. — Y. de la Brière : De Merry del Val à Pinard de la Boullaye. — Revue des livres.

20 mai. — A. Etcheverry : Les perplexités de l'idéalisme. — E. Plantet : Les consuls de France à Alger, de 1579 à 1830. — L. de Montangé : L'Académie des Jeux floraux. — R. Brouillard : L'Index ; le service militaire. — P. Donceur : Equipement et harnais de Jeanne d'Arc. — A. de Parvillez : Le panache de Boileau. — Revue des livres.